

Emile Carbon
Une nuit à Paris avec Erich-Maria Remarque
Comœdia (Paris, FRA)
Jg. 24, Nr. 6.542, 17.12.1930

Original:
Signatur: R-A 2.1.012/007

Une nuit à Paris avec Erich-Maria Remarque ... ou l'écrivain innocent pris pour la Sibylle

Elle commença à l'hôtel Charlton, vers onze heures. On m'avait convié, provincial de passage à Paris, et je ne savais pas si je devais me montrer fier ou honteux de représenter le Midi de la France à une tablée si parisienne.

Il y avait là, en effet, quelques personnages du journalisme, du cinéma et de la littérature. Mais il y avait surtout trois types de la classe 18: Joseph Kessel, qui laissait sourire son mufler intelligent de kékroub frisé, moi, chétif, et Erich-Maria Remarque, le caïd de la réunion.

Quand on vous présente à l'auteur de *A l'Ouest rien de nouveau*, il serrait assez ridicule de lui murmurer: »Je vous connais déjà par vos livres« aussi bien, »n'a-t-il publié jusqu'ici qu'un seul livre.«

Mais j'aurais pu dire: »Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés quelque part? En Champagne peut-être?«

Nous continuâmes à boire des liqueurs devant une demi-douzaine de garçon dont l'habit ne parvenait pas à être un habit et n'avait plus le courage de la livrée.

Je le regardais, moi aussi, non sans une secrète émotion. C'était donc là l'homme qui a mis entre les pages d'un livre, sans effort, sans chiqué, tant de sang, tant de dégoût, de honte, de courage, d'humanité. La banalité superficielle de ses traits surprend. Il est de ces gens à qui chacun trouve une ressemblance. Visage d'un type international courant, cheveux lisses, lèvres rasées au premier sang, calme et sans chaleur apparente, mais qui se plisse pourtant, à tout moment, d'un sourire à la fois bon et ironique, désabusé et confiant, enfantin et blasé ...

Taxis. Paris défile dans un étincellement de reflets humides ... Une quelconque boîte de nuit au nom espagnol.

Les couples de danseurs se suivent au ralenti, comme les autos rue de la Chaussée-d'Antin, à six heures du soir. Les tables se touchent et les boules de coton multicolores croulant des sacs de gaze éventrés font croire aux lanceurs qu'ils s'amuseront. C'est samedi, et les mens chics ont ceci de commun avec les prolétaires qu'ils boivent davantage le samedi.

Je suis assis, par chance calculée, auprès de Remarque. La cordialité naît toujours d'un mélange de champagne et de jazz. Mais *Boni*, c'est son nom d'amitié, garde son impassibilité, illuminée parfois, au hasard d'une phrase, de ce merveilleux sourire compliqué. Je le regarde du coin de l'œil. De quoi, de qui se moque-t-il?

Il parle. Difficilement, car son français est jeune et avance en hésitant. Par contre, c'est sans accent aucun, si ce n'est une façon un peu lourde de poser les syllabes, qu'il prononce ses phrases simples où il se perd parfois, comme dans ces boyaux. Il dit comme un autochtone: »Nous changeons de crèmerie?«

Il dit aussi: »C'est gênant et c'est pratique d'être Remarque. A la frontière, en voyant mon nom sur les bagages, les douaniers n'ont rien voulu visiter: Remarque? ... A l'Ouest rien de nouveau? Passez, passez ... C'est commode pour mes cigares.«

Rapportée avec cette simplicité, l'anecdote est admirable. Norton Cru affirmait dernièrement, dans une réunion privée, que le témoignage de Remarque lui paraissait suspect, car celui-ci ne devait pas avoir fait plus de trois mois de guerre.

Je préfère l'avis du ›douanier‹.

Remarque parle encore:

– A Berlin, j'ai un aquarium, vous savez? pour les poissons. Je travaille souvent à cet aquarium, en bras de chemise, avec un vieux pantalon. Un jour, tandis que j'étais ainsi occupé, on sonne. Je vais ouvrir sans prendre la peine de passer un veston. C'était un marchand de cartes postales. Il me propose sa marchandise et ajoute: »C'est ici la maison de M. Remarque? A l'Ouest rien de nouveau?« »Qui, monsieur.« »C'est un parent à vous?« Je fais un geste vague. Il reprend: »Ça ne vous intéresse pas?« et me regardant avec commisération: »Vous n'avez rien de commun avec ces choses-là.«

»Je comprends l'erreur de marchand de cartes postales. Cet homme qui, à cette heure, ne peut savoir où en sont ses comptes en banque, dont l'Amérique paie les articles quelque deux dollars et demi le mot, dont les tirages, dans tous les pays civilisés, ont dépassé ceux des livres pornographiques, qui a mué sans y prétendre le sang en or et qui a fait surgir des diamants de la souffrance et de la boue, cet homme est là, les coudes sur la table et ses anciens camarades de panade ou de tranchées n'hésiteraient pas une seconde à le tutoyer.«

– Vous ne dansez pas, Boni?

– Je ne sais pas danser.

Mais au tango suivant, que l'orchestre pleure savamment, des yeux il invite sa femme. Mme Remarque se lève, si mince dans sa robe traînante qu'elle en est immatérielle. Ses doigts trop fins et trop longs, à demi revouverts par de grosses bagues anciennes, larges anneaux d'argent des Niebelungen, se posent avec délicatesse sur l'épaule carrée de son mari. Il emporte cette Lorelei brune entre ses bras puissants et calmes de paysan westphalien. Il danse sans application et sans peine, sans élégance comme sans gaucherie. Personne ne songe à s'étonner que ce jeune homme puissant et lourd un peu, promène ainsi, avec aisance, à travers la cohue, ce corps frêle et souple comme une branche de tilleul.

On pourrait d'ailleurs, si on en avait le goût, ramener de ce côté-ci du Rhin ce que ce couple possède d'harmonie et de charme. Remarque n'est-il pas fils d'émigrés français, établis en Allemagne à la révocation de l'Edit de Nantes?

Je le regarde qui progresse avec certitude à travers les paquets de danseurs. Je lui trouvais tout à l'heure un physique international. Je le crois humain, c'est à ce titre qu'il est latin. C'est la le secret de son livre, la clef de son triomphe, la pierre philosophale. Le revoici, énigmatique.

– Mais vous dansez très bien, Boni?

Il déclanche son sourire ambigu.

Est-ce le moment de tâter des grandes questions? Le jazz s'adoucit en faveur de deux danseurs nus. Cette façon de jouer avec une femme – l'homme et le pantin – n'étonne plus personne.

– Alors, Remarque, et Hitler?

Il doit s'attendre à cette question et cette attaque ne doit jamais le surprendre. Une demi-grimace. Un demi-sourire plus ambigu que jamais.

– On exagère.

– Qui?

– Tout le monde. Regardez ce beau type.

Il me désigne le danseur dont tous les muscles en relief ficèlent le large torse aussi exactement que sur une planche d'anatomie.

Mais tu ne t'échapperas pas.

– Est-ce dangereux?

– Je ne cois pas.

– D'où vient le succès d'Hitler?

– Il a promis du pain à ceux qui n'ent ont pas. Et ils sont nombreux.

– Mais où le prendra-t-il pour le leur donner?

Remarque fait un geste imprécis et dit: »Promesse ...«. Je sens que cet homme ne dira rien. Peut-être parce qu'il n'a rien à dire. Qu'il est comme les autres classe 18, comme Kessel, comme moi, comme tous ceux qui en sommes revenus, les classe 18 de France, d'Angleterre, d'Allemagne. Il sait ce que disent les journaux. Mais connaît-il les projets des »hautes sphères de la finance«, les ficelles qui partent du »monde des affaires« et au bout desquelles sont attachés mille pantins?

Remarque, mon vieux, tous ces gens qui te demandent ton avis sur la »mentalité« de l'Allemagne me font rigoler. Est-ce que tu peux te rendre compte de la »mentalité« de l'Allemagne?

Est-cè qu'on peut parler seulement de la »mentalité« d'un pays lorsque nous le voyons changer en huit jours à la suite d'une campagne de presse sournoise et bien conduite?

Tu leur dis que tu ne crois pas à la guerre, que tu estimes qu'aucun Allemand, à l'heure actuelle, ne désire la guerre. Bien sûr, tu leur dis ça, parce que tu es un chic type. Tu me rappelles l'histoire qui est rapportée dans *Le Crapouillet* consacré à la guerre inconnue: »Qu'est-ce que c'est que ce type, là-bas?« demande le capitaine, nouvellement arrivé, au poilu de garde. Et il lui montre la sentinelle allemande qu'on distingue au bout du boyau. »C'est l'autre ... idiot, mon capitaine.« Le vrai mot n'est pas celui-là. Chacun le rétablit.

Tu es l'autre ... idiot, comprends-tu, Remarque? Lefèvre ne semble guère voir ce côté de la question.

Je me penche vers lui.

– Vous le connaissiez bien, Lefèvre? ...

– Je l'ai vu une fois.

– Pourtant ...

Il a un geste et un sourire. J'y suis, au fond, tu t'en fous éperdument. Tu vis. Tu t'estimes heureux d'avoir échappé à cette plaisanterie qui, ainsi que je le disais tout à l'heure, nous a peut-être amenés l'un en face de l'autre, en Champagne, moi Languedocien aux gestes vifs, à la parole prompte, toi Westphalien, à la calme démarche, aux mots lents à mesurés. Amenés, ou, c'est bien le terme exact. Tu sais: Hommes 40. Ecrivait-on ça aussi sur vos wagons?

Tu vis. Tu n'as pas écrit ton livre dans le but de gagner de l'argent. Tu n'as pas écrit ce livre pour te voir décerner des couronnes de papier peint. Tu ne l'as pas écrit pour qu'on y trouve ton opinion sur la psychologie de tes compatriotes, sur ceci ou sur cela. Tu n'as pas écrit un livre: tu as mis, noir sur blanc, ce que tu avais vécu.

Si c'est un chef-d'œuvre, tant mieux. Si ce chef-d'œuvre rapporte, tant mieux. Mais devant ton verre de Mumm »aussi brut que possible«, tu me parais absolument indifférent à tout ce qui a pu suivre.

– Quand paraît votre prochain livre?

– Le 5 décembre. Son titre: *Après*.

Il en parle d'un ton égal, ni intéressé, ni ennuyé, comme d'une chose qui ne lui appartient plus. Et, de fait, je sais qu'il ne s'occupe pas des questions matérielles. Il a un manager pour cela. Les mœurs littéraires évoluent. C'est très bien ainsi. Lui écrit. L'autre prépare les contrats. Il les signe, c'est encore écrire. Mais son livre paraîtra le même jour dans vingt pays différents, dans cent journaux, puis dans cent collections – et chacun de ces journaux, chacune des maisons d'édition ont déjà payé cher la promesse de ce livre.

Erich Maria Remarque, Allemand, petit-fils lointain d'émigrés français, rêve ou semble rêver dans cette boîte de nuit parisienne.

Voilà l'homme qui a écrit sur la guerre de livre de plus universellement connu, celui qui a fait pleurer le plus de mères, le plus d'épouses, le plus de pères aussi. Une femme qui est jeune, m'a dit: »Je n'imaginai pas la guerre. Ce livre m'a terriblement fait comprendre ...« Pour moi, en le lisant, j'ai toujours pensé: »C'est d'un copain.«

Le merveilleux, c'est qu'il est assis là, trapu, calme, impassible; c'est qu'il me met la main sur le bras pour capter toute mon attention, et que je me rends compte que j'avais raison: c'est un copain.

S'il s'exprimait plus aisément on évoquerait des souvenirs communs.

C'est l'autre ... idiot, mon capitaine.

Allons, mon vieux Remarque, à l'amitié!

Profitons-en. On ne sait jamais! ...

Emile Carbon